

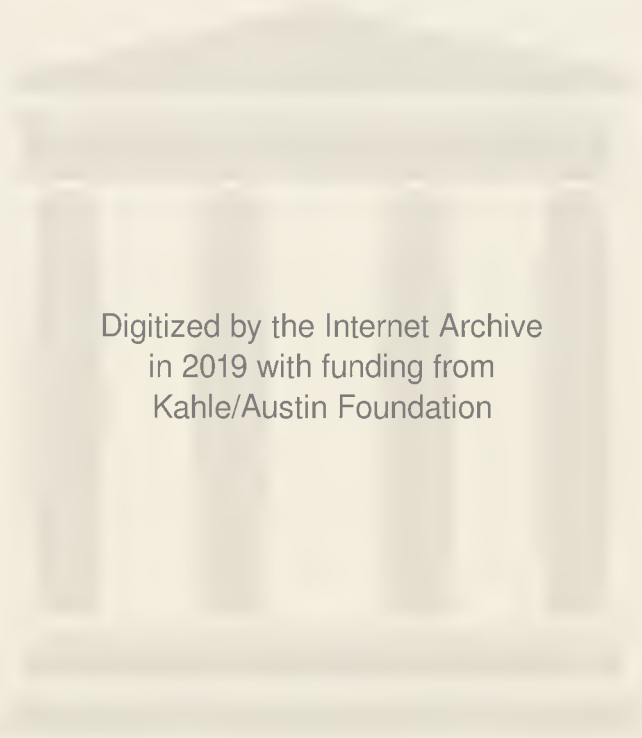
Jean
Baudrillard

*l'effet
beaubourg*

Implosion et dissuasion

N
72
.S6
B36
1977

éditions galilée



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

Débats
collection dirigée par
michel delorme

l'effet
beaubourg

DU MEME AUTEUR

Le Système des Objets, Les Essais, Gallimard, 1968.

La Société de consommation, Le Point, Denoël, 1970.

Pour une critique de l'Economie politique du Signe, Les Essais, Gallimard, 1972.

Le Miroir de la Production, Casterman, 1973.

L'Echange symbolique et la Mort, Sciences Humaines, Gallimard, 1976.

Oublier Foucault, Galilée, 1977.

L'Effet Beaubourg, Galilée, 1977.

A l'ombre des majorités silencieuses, Cahiers d'Utopie, 1978.

Le P. C. ou les Paradis artificiels du politique, Cahiers d'Utopie, 1978.

De la séduction, Galilée, 1979.

Simulacres et Simulation, Galilée, 1981.

Les Stratégies fatales, Grasset, 1983.

jean baudrillard

" l'effet
beaubourg "

implosion et dissuasion

éditions galilée

BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY
PETERBOROUGH, ONTARIO

N72 .56 B36 1977

Tous droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.
© 1977, Editions Galilée
9, rue Linné, 75005 Paris
ISBN 2-7186-0083-7

L'effet Beaubourg, la machine Beaubourg, la *chose* Beaubourg — comment lui donner un nom ? Enigme de cette carcasse de flux et de signes, de réseaux et de circuits — ultime velléité de traduire une structure qui n'a plus de nom, celle des rapports sociaux livrés à la ventilation superficielle (animation, autogestion, information, media), et à une implosion irréversible en profondeur. Monument aux jeux de simulation de masse, le Centre fonc-

tionne comme un incinérateur absorbant toute énergie culturelle et la dévorant — un peu comme le monolithe noir de 2001 : convection insensée de tous les contenus venus s'y matérialiser, s'y absorber et s'y anéantir.

Tout autour le quartier n'est plus qu'un glacis — ravalement, désinfection, design snob et hygiénique — mais surtout mentalement : c'est une machine à faire le vide. Un peu comme les centrales nucléaires : le vrai danger qu'elles constituent n'est pas l'insécurité, la pollution, l'explosion, mais le système de sécurité maximal qui rayonne autour d'elles, le glacis de contrôle et de dissuasion qui s'étend, de proche en proche, sur tout le territoire, glacis technique, écologique, économique, géopolitique. Qu'importe le nucléaire : la centrale est une matrice où

s'élabore un modèle de sécurité *absolue*, qui va se généraliser à tout le champ social, et qui est profondément un modèle de dissuasion (c'est le même qui nous régit mondiale-ment sous le signe de la coexistence pacifique et de la simulation de péril atomique).

Le même modèle, toutes proportions gardées, s'élabore au Centre : fission culturelle, dissuasion politique.

Ceci dit, la circulation des fluides est inégale. Ventilation, refroidissement, réseaux électriques — les fluides « traditionnels » y circulent très bien. Déjà la circulation du flux humain est moins bien assurée (solution archaïque des escaliers roulants dans les manchons de plastique, on devrait être aspirés, propulsés, que sais-je, mais une mobilité qui soit à l'image de cette théâtralité baroque

des fluides qui fait l'originalité de la carcasse). Quant au matériel d'œuvres, d'objets, de livres et à l'espace intérieur soi-disant « polyvalent », ça ne circule plus du tout. Plus on s'enfonce vers l'intérieur, moins ça circule. C'est l'inverse de Roissy, où d'un centre futuriste design « spatial » irradiant vers des « satellites » etc., on aboutit tout platement à des... avions traditionnels. Mais l'incohérence est la même. (Qu'en est-il de l'argent, cet autre fluide, qu'en est-il de son mode de circulation, d'émulsion, de retombée à Beau-bourg ?)

Même contradiction jusque dans les comportements du personnel, assigné à l'espace « polyvalent » et sans espace privé de travail. Debouts et mobiles, les gens affectent un comportement cool, plus souple, très design, adapté à la « structure »

d'un espace « moderne ». Assis dans leur coin, qui n'en est justement pas un, ils s'épuisent à sécréter une solitude artificielle, à refaire leur « bulle ». Belle tactique de dissuasion là aussi : on les condamne à user toute leur énergie dans cette défensive individuelle. Curieusement, on retrouve ainsi la même contradiction qui est celle de la chose Beaubourg : un extérieur mobile, commutant, cool et moderne — un intérieur crispé sur les vieilles valeurs.

Cet espace de dissuasion, articulé sur l'idéologie de visibilité, de transparence, de polyvalence, de consensus et de contact, et sanctionné par le chantage à la sécurité, est aujourd'hui, virtuellement, celui de tous les rapports sociaux. Tout le discours social est là et sur ce plan comme sur celui du traitement de la culture, Beaubourg est, en pleine

contradiction avec ses objectifs explicites, un monument génial de notre modernité. Il est doux de penser que l'idée n'en est pas venue à quelque esprit révolutionnaire, mais aux logiciens de l'ordre établi, dépourvus de tout esprit critique, et donc plus proches de la vérité, capables, dans leur obstination, de mettre en place une machine au fond incontrôlable, qui leur échappe dans son succès même, et qui est le reflet le plus exact, jusqu'en ses contradictions, de l'état de choses actuel.

Bien sûr, tous les contenus culturels de Beaubourg sont anachroniques, parce qu'à cette enveloppe ar-

chitecturale seul eût pu correspondre le vide intérieur. L'impression générale étant que tout ici est en coma dépassé, que tout se veut animation et n'est que réanimation, et que c'est bien ainsi parce que la culture est morte, ce que Beaubourg retrace admirablement, mais de façon honteuse, alors qu'il eût fallu accepter triomphalement cette mort et dresser un monument ou un anti-monument équivalent de l'inanité phallique de la tour Eiffel en son temps. Monument à la déconnection totale, à l'hyperréalité et à l'implosion de la culture — faite aujourd'hui pour nous en effet de circuits transistorsés toujours guettés par un court-circuit gigantesque.

Beaubourg, c'est déjà bien une compression à la César — figure d'une culture telle qu'écrasée déjà par son propre poids — comme les

mobiles automobiles soudain gelés dans un solide géométrique. Telles les bagnoles de César rescapées d'un accident idéal, non plus extérieur, mais interne à la structure métallique et mécanique, et qui en aurait fait des tas de ferraille cubiques où le chaos de tubes, de leviers, de carrosserie, de métal et de chair humaine à l'intérieur est taillé à la mesure géométrique du plus petit espace possible — ainsi la culture à Beaubourg est concassée, tordue, découpée et pressée en ses plus petits éléments simples — faisceau de transmissions et métabolisme défunt, gelé comme un mécanoïde de science-fiction.

Mais au lieu de casser et de compresser ici toute la culture dans cette carcasse qui a de toute façon l'air d'une compression, au lieu de ça on y *expose* César. On y expose Dubuffet et la contre-culture, dont la si-

mulation inverse sert de référentiel à la culture défunte. Dans cette carcasse qui aurait pu servir de mausolée à l'opérationnalité inutile des signes, on réexpose les machines éphémères et autodestructrices de Tinguely sous le signe de l'éternité de la culture. On neutralise ainsi tout ensemble : Tinguely est embaumé dans l'institution muséale, Beaubourg est rabattu sur ses prétendus contenus artistiques.

Heureusement, tout ce simulacre de valeurs culturelles est anéanti d'avance par l'architecture extérieure (1). Car celle-ci, avec ses réseaux de tuyaux et son air de bâtiment d'expo ou de foire universelle, avec sa fragilité (calculée ?) dissuasive de toute mentalité ou monumentalité tradi-

1. Autre chose encore anéantit le projet culturel de Beaubourg : la masse même qui déferle pour en jouir (nous y revenons plus loin).

tionnelle, proclame ouvertement que notre temps ne sera plus jamais celui de la durée, que notre seule temporalité est celle du cycle accéléré et du recyclage, celle du circuit et du transit des fluides. Notre seule culture au fond est celle des hydrocarbures, celle du raffinage, du cracking, du casage de molécules culturelles et de leur recombinaison en produits de synthèse. Ceci, Beaubourg-Musée veut le cacher, mais Beaubourg-carcasse le proclame. Et c'est ce qui fait profondément la beauté de la carcasse et l'échec des espaces intérieurs. De toute façon, l'idéologie même de « production culturelle » est antithétique de toute culture, tout comme celle de visibilité et d'espace polyvalent : la culture est un lieu du secret, de la séduction, de l'initiation, d'un échange symbolique restreint et hautement ritualisé. Nul n'y

peut rien. Tant pis pour les masses, tant pis pour Beaubourg.

Que fallait-il donc mettre dans Beaubourg ?

Rien. Le vide qui eût signifié la disparition de toute culture du sens et du sentiment esthétique. Mais ceci est encore trop romantique et déchirant, ce vide eût valu encore pour un chef-d'œuvre d'anticulture.

Peut-être un tournoiement de lumières strobo et gyroscopiques, striant l'espace dont la foule eût fourni l'élément mouvant de base ?

En fait, Beaubourg illustre bien le fait qu'un ordre de simulacres ne se soutient que de l'alibi de l'ordre

antérieur. Ici, une carcasse tout en flux et connexions de surface se donne comme contenu une culture traditionnelle de la profondeur. Un ordre de simulacres antérieurs (celui du sens) fournit la substance vide d'un ordre ultérieur qui, lui, ne connaît même plus la distinction du signifiant et du signifié, ni du contenant et du contenu.

La question : « Que fallait-il mettre à Beaubourg ? » est donc absurde. Il ne peut pas y être répondu parce que la distinction topique de l'intérieur et de l'extérieur ne devrait plus être posée. C'est là notre vérité, vérité de Mœbius — utopie irréalisable sans doute mais à laquelle Beaubourg donne quand même raison, dans la mesure où n'importe lequel de ses contenus est un *contresens*, et anéanti d'avance par le contenant.

Pourtant — pourtant... s'il devait y avoir quelque chose dans Beaubourg — ce devrait être du labyrinthe, une bibliothèque combinatoire infinie, une redistribution aléatoire des destins par le jeu ou les loteries — bref l'univers de Borges — ou encore les Ruines circulaires : enchaînement démultiplié d'individus rêvés les uns par les autres (pas un Disneyland du rêve, un laboratoire de fiction pratique). Une expérimentation de tous les processus différents de la représentation : diffraction, implosion, démultiplication, enchaînements et déchaînements aléatoires — un peu comme à l'Exploratorium de San Francisco ou dans les romans de Philip Dick — bref une culture de la simulation et de la fascination, et non toujours celle de la production et du sens : voilà ce qui pourrait être pro-

posé qui ne soit pas une misérable anticulture. Est-ce possible ? Pas ici évidemment. Mais cette culture-là se fait ailleurs, partout, nulle part. Dès aujourd'hui, la seule vraie pratique culturelle, celle des masses, la nôtre (plus de différence) est une pratique manipulatoire, aléatoire, labyrinthique de signes, et qui n'a plus de sens.

D'une autre façon pourtant, il n'est pas vrai qu'il y ait dans Beaubourg incohérence entre le contenant et le contenu. C'est vrai si on accorde quelque crédit au projet culturel officiel. Mais c'est exactement l'inverse

qui s'y fait. Beaubourg n'est qu'un immense travail de transmutation de cette fameuse culture traditionnelle du sens dans l'ordre aléatoire des signes, dans un ordre de simulacres (le troisième) tout à fait homogène à celui des flux et des tuyaux de la façade. Et c'est pour dresser les masses à ce nouvel ordre sémiurgique qu'on les convie ici — sous le prétexte inverse de les acculturer au sens et à la profondeur.

Il faut donc partir de cet axiome : Beaubourg est un *monument de dissuasion culturelle*. Sous un scénario muséal qui ne sert qu'à sauver la fiction humaniste de la culture, c'est un véritable travail de mort de la culture qui s'y fait, et c'est à un véritable *travail de deuil culturel* que les masses sont joyeusement conviées.

Et elles s'y ruent. C'est là l'ironie suprême de Beaubourg : les mas-

ses s'y ruent non parce qu'elles salivent vers cette culture dont elles seraient frustrées depuis des siècles, mais parce qu'elles ont pour la première fois l'occasion de participer massivement à cet immense travail de deuil d'une culture qu'elles ont au fond toujours détestée.

Le malentendu est donc total lorsqu'on dénonce Beaubourg comme une mystification culturelle de masse. Les masses, elles, s'y précipitent pour jouir de cette mise à mort, de ce dépeçage, de cette prostitution opérationnelle d'une culture enfin véritablement liquidée, y compris toute contre-culture qui n'en est que l'apothéose. Les masses foncent vers Beaubourg comme elles foncent vers les lieux de catastrophe, avec le même élan irrésistible. Mieux : elles *sont* la catastrophe de Beaubourg. Leur nombre, leur piétinement, leur

fascination, leur prurit de tout voir et de tout manipuler est un comportement objectivement mortel et catastrophique pour toute l'entreprise. Non seulement leur poids met en danger l'édifice, mais leur adhésion, leur curiosité anéantit les contenus mêmes de cette culture d'animation. Ce rush n'a plus aucune commune mesure avec ce qui se proposait comme objectif culturel, c'en est la négation radicale, dans son excès et son succès même. C'est donc la masse qui fait office d'agent catastrophique dans cette structure de catastrophe, c'est *la masse elle-même qui met fin à la culture de masse.*

Circulant dans l'espace de la transparence elle est certes convertie en flux, mais en même temps, par son opacité et son inertie, elle met fin à cet espace « polyvalent ». On la convie à participer, à simuler, à

jouer avec des modèles, — elle fait mieux : elle participe et manipule si bien qu'elle efface tout le sens qu'on veut donner à l'opération et qu'elle met en danger même l'infrastructure de l'édifice. Ainsi toujours une espèce de parodie, d'hypersimulation en réponse à la simulation culturelle, transforme les masses, qui ne devaient être que le cheptel de la culture, en effecteur de mise à mort de cette culture, dont Beaubourg n'était que l'incarnation honteuse.

Il faut applaudir à ce succès de la dissuasion culturelle. Tous les anti-artistes, gauchistes et contempteurs de culture n'ont jamais de loin approché l'efficacité dissuasive de ce monumental trou noir qu'est Beaubourg. C'est une opération véritablement révolutionnaire, justement parce qu'elle est involontaire, *insensée* et incontrôlée, alors que toute opé-

ration sensée de mettre fin à la culture ne fait, comme on sait, que la ressusciter.

A vrai dire, le seul contenu de Beaubourg est la masse elle-même, que l'édifice traite comme un convertisseur, comme une chambre noire, ou, en termes d'input-output, exactement comme une raffinerie traite un produit pétrolier ou un flux de matière brute.

Jamais il n'a été aussi clair que le contenu — ici la culture, ailleurs

l'information ou la marchandise — n'est que le support fantôme de l'opération du médium lui-même, dont la fonction est toujours d'induire de la masse, de produire un flux humain et mental homogène. Immense mouvement de va-et-vient semblable à celui des commuters de banlieue, absorbés et rejetés à heures fixes par leur lieu de travail. Et c'est bien d'un travail qu'il s'agit ici — travail de test, de sondage, d'interrogation dirigée : les gens viennent sélectionner ici des objets-réponses à toutes les questions qu'ils peuvent se poser, ou plutôt *ils viennent eux-mêmes en réponse* à la question fonctionnelle et dirigée que constituent les objets. Plus que d'une chaîne de travail il s'agit donc d'une discipline programmatique dont les contraintes se sont effacées derrière un glacis de tolérance. Bien au-delà

des institutions traditionnelles du capital, l'hypermarché, ou Beaubourg « hypermarché de la culture » est déjà le modèle de toute forme future de socialisation contrôlée : retotalisation en un espace-temps homogène de toutes les fonctions dispersées du corps et de la vie sociale (travail, loisirs, media, culture), retranscription de tous les flux contradictoires en termes de circuits intégrés. Espace-temps de toute une simulation opérationnelle de la vie sociale.

Pour cela, il faut que la masse des consommateurs soit équivalente ou homologue de la masse des produits. C'est la confrontation et la fusion de ces deux masses qui s'opèrent dans l'hypermarché comme à Beaubourg, et qui en fait quelque chose de très différent des lieux traditionnels de la culture (musées monu-

ments, galeries, bibliothèques, maisons de la culture, etc.) Ici s'élabore la *masse critique* au-delà de laquelle la marchandise devient hypermarchandise, et la culture hyperculture — c'est-à-dire non plus liée à des échanges distincts ou à des besoins déterminés, mais à une sorte d'univers signalétique total, ou de circuit intégré qu'une impulsion parcourt de part en part, transit incessant de choix, de lectures, de références, de marques, de décodage. Ici les objets culturels, comme ailleurs les objets de consommation, n'ont d'autre fin que de vous maintenir en état de masse intégrée, de flux transistorisé, de molécule aimantée. C'est cela qu'on vient d'apprendre dans un hypermarché : l'hyper-réalité de la marchandise — c'est cela qu'on vient apprendre à Beaubourg : l'hypperréalité de la culture.

Déjà commence avec le musée traditionnel cette découpe, ce regroupement, cette interférence de toutes les cultures, cette esthétisation inconditionnelle qui fait l'hyperréalité de la culture, mais le musée est encore une mémoire. Jamais comme ici la culture n'avait perdu sa mémoire au profit du stockage et de la redistribution fonctionnelle. Et ceci traduit un fait plus général : c'est que partout dans le monde « civilisé » la construction de stocks d'objets a entraîné le processus complémentaire des stocks d'hommes, la queue, l'attente, l'embouteillage, la concentration, le camp. C'est ça la « production de masse », non pas au sens d'une production massive ou à l'usage des masses, mais la production *de la masse*. La masse comme produit final de toute socialité, et mettant fin du coup à la socialité, car cette masse

dont on veut nous faire croire qu'elle est le social, est au contraire le lieu de l'implosion du social. *La masse est la sphère de plus en plus dense où vient imploser tout le social, et s'y dévorer dans un processus de simulation ininterrompu.*

De là ce miroir concave : c'est en voyant la masse à l'intérieur que les masses seront tentées d'affluer. Méthode typique de marketing : toute l'idéologie de la transparence prend ici son sens. Ou encore : c'est en mettant en scène un modèle réduit idéal qu'on espère une gravitation accélérée, une agglutination automatique de culture comme une agglomération automatique des masses. Même processus : opération nucléaire de réaction en chaîne, ou opération spéculaire de magie blanche.

Beaubourg est ainsi pour la première fois à l'échelle de la culture ce

qu'est l'hypermarché à l'échelle de la marchandise : *l'opérateur circulaire parfait*, la démonstration de n'importe quoi (la marchandise, la culture, la foule, l'air comprimé) *par sa propre circulation accélérée*.

Mais si les stocks d'objets entraînent le stockage des hommes, la violence latente dans le stock d'objets entraîne la violence inverse des hommes.

N'importe quel stock est violent, et il y a une violence spécifique

dans n'importe quelle masse d'hommes aussi, par le fait qu'elle implose — violence propre à sa gravitation, à sa densification autour de son propre foyer d'inertie. La masse est foyer d'inertie et par là foyer d'une violence tout à fait neuve, inexplicable et différente de la violence explosive.

Masse critique, masse implosive. Au-delà de 30 000, elle risque de faire « plier » la structure de Beaubourg. Que la masse aimantée par la structure devienne une variable destructrice de la structure elle-même — ceci, si les concepteurs l'ont voulu (mais comment l'espérer ?), s'ils ont ainsi programmé la chance de mettre fin d'un seul coup à l'architecture et à la culture — alors Beaubourg constitue l'objet le plus audacieux et le happening le plus réussi du siècle.

FAITES PLIER BEAUBOURG ! Nouveau mot d'ordre révolutionnaire. Inutile de l'incendier, inutile de le contester. Allez-y ! C'est la meilleure façon de le détruire. Le succès de Beaubourg n'est plus un mystère : les gens y vont *pour ça*, ils se ruent sur cet édifice, dont la fragilité respire déjà la catastrophe, dans le seul but de le faire plier.

Certes ils obéissent à l'impératif de dissuasion : on leur donne un objet à consommer, une culture à dévorer, un édifice à manipuler. Mais en même temps ils visent expressément, et sans le savoir, cet anéantissement. La ruée est le seul acte que la masse puisse produire en tant que telle — masse projectile qui défie l'édifice de la culture de masse, qui riposte par son *poids*, c'est-à-dire par son aspect le plus dénué de sens, le plus stupide, le moins culturel, au défi de

culturalité qui lui est lancé par Beaubourg. Au défi d'acculturation massive à une culture stérilisée, la masse répond par une irruption destructrice, qui se prolonge dans une manipulation brutale. A la dissuasion mentale la masse répond par une dissuasion physique directe. C'est son défi à elle. Sa ruse, qui est de répondre dans les termes mêmes où on la sollicite, mais au-delà, de répondre à la simulation où on l'enferme par un processus social enthousiaste qui en dépasse les objectifs et joue comme hypersimulation destructrice (1).

1. Par rapport à cette masse critique, et à sa radicale compréhension de Beaubourg, combien dérisoire la manifestation des étudiants de Vincennes le soir de l'inauguration !

Les gens ont envie de tout prendre, de tout piller, de tout bouffer, de tout manipuler. Voir, déchiffrer, apprendre ne les affecte pas. Le seul affect massif, c'est celui de la manipulation. Les organisateurs (et les artistes et les intellectuels) sont effrayés par cette velléité incontrôlable, car ils n'escomptent jamais que l'apprentissage des masses au *spectacle* de la culture. Ils n'escomptent jamais cette fascination active, destructrice, réponse brutale et originale au don d'une culture incompréhensible, attraction qui a tous les traits d'une effraction et du viol d'un sanctuaire.

Beaubourg aurait pu ou dû disparaître le lendemain de l'inauguration, démonté et kidnappé par la foule, dont ç'aurait été la seule réponse possible au défi absurde de transparence et de démocratie de la

culture — chacun emportant un boulon fétiche de cette culture elle-même fétichisée.

Les gens viennent *toucher*, ils regardent comme s'ils touchaient, leur regard n'est qu'un aspect de la manipulation tactile. Il s'agit bien d'un univers tactile, non plus visuel ou de discours, et les gens sont directement impliqués dans un processus : manipuler/être manipulé, ventiler/être ventilé, circuler/faire circuler, qui n'est plus de l'ordre de la représentation, ni de la distance, ni de la réflexion. Quelque chose qui tient de la panique, et d'un monde panique.

Panique au ralenti, sans mobile externe. C'est la violence interne à

un ensemble saturé. L'IMPLOSION.

Beaubourg ne peut guère brûler, tout est prévu. L'incendie, l'explosion, la destruction ne sont plus l'alternative imaginaire à ce genre d'édifice. C'est l'implosion qui est la forme d'abolition du monde « quaternaire », cybernétique et combinatoire.

La subversion, la destruction violente est ce qui répond à un mode de la production. A un univers de réseaux, de combinatoire et de flux répondent la réversion et l'implosion.

Ainsi des institutions, de l'Etat, du pouvoir, etc. Le rêve de voir tout cela exploser à force de contradictions n'est justement plus qu'un rêve. Ce qui se produit en réalité, c'est que les institutions implosent d'elles-mêmes, à force de ramifications, de feed-back, de circuits de contrôle

surdéveloppés. *Le pouvoir implose*, c'est son mode actuel de disparition.

Ainsi de la ville. Incendies, guerres, peste, révolutions, marginalité criminelle, catastrophes : toute la problématique de l'antiville, de la négativité interne ou externe à la ville, a quelque chose d'archaïque par rapport à son véritable mode d'anéantissement.

Même le scénario de la ville souterraine — version chinoise d'enterrement des structures — est naïve. La ville ne se répète plus selon un schème de *reproduction* encore dépendant du schéma général de la production, ou selon un schème de ressemblance encore dépendant du schème de la représentation. (C'est ainsi qu'on restaure encore après la Deuxième Guerre mondiale.) La ville ne ressuscite plus, même en profondeur — elle se refait à partir d'une

sorte de code génétique qui permet de la répéter un nombre indéfini de fois à partir de la mémoire cybernétique accumulée. Finie l'utopie même de Borgès, de la carte co-extensive au territoire et le redoublant tout entier : aujourd'hui le simulacre ne passe plus par le double et la réduplication, mais par la miniaturisation génétique. Fin de la représentation et implosion, là aussi, de tout l'espace dans une mémoire infinitésimale, qui n'oublie rien, et qui n'est celle de personne. Simulation d'un ordre irréversible, immanent, de plus en plus dense, potentiellement saturé et qui ne connaîtra plus jamais l'explosion libératrice.

Nous *étions* une culture de la violence libératrice (la rationalité). Que ce soit celle du capital, de la libération des forces productives, de l'extension irréversible du champ de

la raison et du champ de la valeur, de l'espace conquis et colonisé jusqu'à l'universel — que ce soit celle de la révolution, qui anticipe sur les forces futures du social et d'énergie du social — le schéma est le même : celui d'une sphère en expansion, par des phases lentes ou violentes, celui d'une énergie libérée — l'imaginaire du rayonnement.

La violence qui l'accompagne est celle qui accouche d'un monde plus vaste : c'est celle de la production. Cette violence-là est dialectique, énergétique, cathartique. C'est celle que nous avons appris à analyser et qui nous est familière : celle qui trace les chemins du social et qui mène à la saturation de tout le champ du social. C'est une violence *déterminée*, analytique, libératrice.

Une toute autre violence apparaît aujourd'hui, que nous ne savons

plus analyser, parce qu'elle échappe au schéma traditionnel de la violence explosive : violence *implosive* qui résulte non plus de l'extension d'un système, mais de sa saturation et de sa rétraction, comme il en est des systèmes physiques stellaires. Violence consécutive à une densification démesurée du social, à l'état d'un système surrégulé, d'un réseau (de savoir, d'information, de pouvoir) surencombré et d'un contrôle hypertrophique investissant tous les frayages interstitiels.

Cette violence nous est inintelligible parce que tout notre imaginaire est axé sur la logique des systèmes en expansion. Elle est indéchiffrable parce que indéterminée. Peut-être ne relève-t-elle même plus du schème de l'indétermination. Car les modèles aléatoires qui ont pris le relais des modèles de détermination et de cau-

salité classiques ne sont pas fondamentalement différents. Ils traduisent le passage de systèmes d'expansion définis à des systèmes de production et d'expansion tous azimuths — en étoile ou en rhizome, peu importe — toutes les philosophies de déliaison des énergies, d'irradiation des intensités et de molécularisation du désir vont dans le même sens, celui d'une saturation jusqu'à l'interstitiel et à l'infini des réseaux. La différence du molaire au moléculaire n'est qu'une modulation, la dernière peut-être, dans le processus énergétique fondamental des systèmes en expansion.

Autre chose si nous passons d'une phase millénaire de libération

et de déliaison des énergies à une phase d'implosion, après une sorte de rayonnement maximal (revoir les concepts de perte et de dépense de Bataille dans ce sens, et le mythe solaire d'un rayonnement inépuisable, sur lequel il fonde son anthropologie somptuaire : c'est le dernier mythe explosif et rayonnant de notre philosophie, dernier feu d'artifice d'une économie générale au fond, mais ceci n'a plus de sens pour nous), à une phase de *réversion du social* — réversion gigantesque d'un champ une fois atteint le point de saturation. Les systèmes stellaires ne cessent pas non plus d'exister une fois dissipée leur énergie de rayonnement : ils implosent selon un processus d'abord lent, puis s'accéléralant progressivement — ils se contractent à une allure fabuleuse, et deviennent des systèmes involutifs, qui absor-

bent toutes les énergies environnantes, jusqu'à devenir des trous noirs où le monde au sens où nous l'entendons, comme rayonnement et potentiel indéfini d'énergie, s'abolit.

Peut-être les grandes métropoles — certainement elles si cette hypothèse a un sens — sont devenues des foyers d'implosion dans ce sens, foyers d'absorption et de résorption du social lui-même dont l'âge d'or, contemporain du double concept de capital et de révolution, est sans doute dépassé. Le social involue lentement, ou brutalement, dans un champ d'inertie qui enveloppe déjà le politique. (L'énergie inverse ?) Il faut se garder de prendre l'implosion pour un processus négatif, inerte, régressif, comme la langue nous l'impose en exaltant les termes inverses d'évolution, de révolution. L'implosion est un processus spécifi-

que aux conséquences incalculables. Mai 68 fut sans doute le premier épisode implosif, c'est-à-dire contrairement à sa réécriture en termes de prosopopée révolutionnaire, une première réaction violente à la saturation du social, une rétraction, un défi à l'hégémonie du social, en contradiction d'ailleurs avec l'idéologie des participants eux-mêmes, qui pensaient aller plus loin dans le social — tel est l'imaginaire qui nous domine toujours — et d'ailleurs une bonne part des événements de 68 ont pu relever encore de cette dynamique révolutionnaire et d'une violence explosive, mais autre chose dans le même temps a commencé là : l'involution violente du social, sur tel point déterminé, et l'implosion consécutive et soudaine du pouvoir, sur un laps de temps bref, mais qui n'a jamais cessé depuis — c'est même ça

qui continue en profondeur, l'implosion, celle du social, celle des institutions, celle du pouvoir — et pas du tout quelque dynamique révolutionnaire introuvable. Au contraire, la révolution elle-même, l'idée de révolution implose elle aussi, et cette implosion est plus lourde de conséquences que la révolution elle-même.

Certes, depuis, 68, et grâce à 68, le social, comme le désert, grandit, — participation, gestion, autogestion généralisée, etc. — mais en même temps se rapproche en de multiples points plus nombreux qu'en 68, de sa désaffection et de sa réversion totale. Séisme lent, intelligible à la raison historique.

Quelque chose du même ordre se joue en Italie. Quelque chose (dans l'action des étudiants, des indiens métropolitains, des radio-pirates), qui n'est plus de l'*ordre de*

l'universel, ni donc de l'ordre de la solidarité classique (politique) ni de la diffusion par les media (curieusement, ni les media ni la solidarité internationale « révolutionnaire » n'ont fait écho à ce qui s'est passé en février-mars 1977) — il faut donc que quelque chose ait changé pour que des mécanismes aussi universels cessent de fonctionner (ils l'avaient fait encore en 68 en France, avec beaucoup d'efficacité) — il faut que quelque chose ait eu lieu dont l'effet de subversion se soit fait en quelque sorte *en sens inverse, vers l'intérieur, par un défi à l'universel*. Subversion de l'universalité par une action en sphère limitée, circonscrite, très concentrée, très dense, et *qui s'épuise en sa propre révolution*. Il y a là un processus absolument nouveau.

Telles sont bien les radios-pirates, qui sont des points multiples

d'implosion plutôt que des foyers de diffusion. Fourmillement ponctuel insaisissable, territoire mouvant, mais territoire quand même, réfractaire à l'espace politique homogène. C'est pourquoi le système doit les réduire, non pour leur contenu politique ou militant, mais comme localisations dangereuses, non extensibles, non explosives, non généralisables (puisant leur singularité et leur violence propre dans leur refus d'être un système d'expansion).

DANS LA MEME COLLECTION

Jean-François Lyotard
Instructions païennes

David Cooper
Qui sont les dissidents

Jean Baudrillard
L'effet Beaubourg

Paul Virilio
Défense populaire et luttes écologiques

Yvon Bourdet
L'espace de l'autogestion

Jean-Marie Touratier
Le stéréotype

Pierre Jakez Hélias
Lettres de Bretagne

Colette Petonnet
On est tous dans le brouillard

Collectif
Stratégies de l'utopie

Serge Doubrovsky
Parcours critique

Louis Janover
Surréalisme, art et politique

Jalil Bennani
Le corps suspect

Suzanne Roth
Les aventuriers du XVIII^e siècle

Roselène Dousset-Leenhardt
La tête aux antipodes

Jean Oury
Onze heures du soir à La Borde

Collectif
Analyse de l'idéologie, I

Jean Lohisse
Communication et sociétés

Fernand Deligny
Les enfants et le silence

Louis Sala-Molins
Le dictionnaire des inquisiteurs

Jacqueline Rousseau-Dujardin
Couché par écrit

Jean Borie
Mythologies de l'hérédité au XIX^e siècle

Patrick Lacoste
Il écrit

Jean Baudrillard
Simulacres et simulation

Collectif
Les fins de l'homme

Claude Durand
Chômage et violence

Collectif
Le semblant

Sarah Kofman
Le respect des femmes

Dominique Viart
L'écriture seconde

Colette Pétonnet
Espaces habités

Jean-Luc Nancy
Le partage des voix

Collectif
Le champ du laboureur

Sarah Kofman
Comment s'en sortir ?

Sarah Kofman
Un métier impossible

Jacques Derrida
*D'un ton apocalyptique
adopté naguère en philosophie*

Collectif
Analyse de l'idéologie, II

Luce Irigaray
La croyance même

ACHEVE D'IMPRIMER LE 7 SEPTEMBRE 1983
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CORBIERE
ET JUGAIN 61000 ALENÇON

Dépôt légal : septembre 1983
N° d'Imprimeur : 22134 — N° d'Editeur : 92

218113

Imprimé en France.

TRENT UNIVERSITY



0 1164 0416070 1

